



Derrière chaque image il y a du courage



Le Figra 2009 a récompensé des réalisateurs qui sont allés au bout de leur sujet dans des conditions éprouvantes. Isaac Isitan, Grand prix pour *Les Femmes de la Brukman*, a multiplié les allers-retours en Argentine

pendant plusieurs années pour suivre la lutte des ouvrières de l'usine. Xavier Deleu a reçu le prix spécial du jury pour *Les Héros sacrifiés du 11 septembre*. Un documentaire tourné en huit jours, seul, à perte.

« C'est quelque chose qui me travaille. J'ai envie d'aller jusqu'au bout », plaide un aspirant réalisateur devant le jury Coup de pouce, sous la lumière jaunâtre de la salle Shakespeare. Au Figra, les réalisateurs sont sous les feux des projecteurs. Pour la gloire... Ou pour se vendre. Les problèmes de financement, serpent de mer de la profession, ont beaucoup fait parler d'eux dans le salon VIP. L'argent manque, pas le talent : les 45 films en compétition ont bluffé le public par l'investissement humain des réalisateurs et de leurs équipes. Corradino Durruti a passé sept ans à filmer l'enquête du commissaire Morrone sur la mafia calabraise. Menacé de mort, il se cache et n'est pas venu au festival.

L'exposition de Reporters sans frontières était là pour rappeler que dans de nombreux pays, tourner, c'est prendre des risques. La preuve en images avec Manon Loizeau, pour son enquête sur les services secrets russes, avec Alexandre Dereims, qui a filmé la fuite de Coréens du Nord, ou avec l'équipe de Niger :

la bataille de l'uranium. Donner de sa personne, c'est aussi s'engager pour ses idées. Carole Poliquin s'est mise en scène dans *Homo toxicus*, à l'assaut des multinationales qui vendent des substances toxiques. Pendant le tournage de *Je veux apprendre la France*, Daniel Bouy a lui-même donné des cours de français. Immigration, environnement, développement économique, luttes sociales ou politiques : ces thèmes ont marqué le cru 2009.

Le Figra est un festival, pas un salon pour professionnels. « N'oubliez pas que votre histoire doit aussi être celle du téléspectateur », rappelait un membre du jury Coup de pouce au jeune réalisateur. Cette année, près de 20 000 fauteuils ont été occupés. Trois mille de plus que l'an dernier. « Je sors souvent perturbée par ce que j'ai vu, mais surtout plus informée. Si je pouvais, je verrais tous les films et je discuterais avec tous les réalisateurs », raconte Irène, une habituée. "Paroles de reporters", "Une heure avec...", le Figra est un lieu bruyant où le public ne se contente pas d'applaudir. Il questionne, débat, suggère parfois. Les réalisateurs

en redemandant : « C'est frustrant de n'avoir pour seul retour que les chiffres d'audience de votre film. Je préfère débattre du mien avec cent personnes que d'avoir un million de spectateurs qui ne me diront jamais ce qu'ils en pensent », assure Eric Guéret, du jury Compétition internationale.

Le Figra veille à ce que la durée de vie d'un 52 minutes ne soit pas de 52 minutes. « Cette année, on espère ouvrir au gagnant du prix Autrement vu les portes des salles de cinéma », explique Georges Marque-Bouaret, directeur général du festival. « On aimerait aussi que les films en compétition soient diffusés plusieurs fois dans les prochains Figra ». De l'ambition donc, contre la sinistreuse ambiance. « Le Figra accueille nos films alors que nous avons beaucoup de mal à les diffuser dans notre propre pays », raconte Ahmed Mahmud, réalisateur irakien dont le film sur un crime d'honneur figurait hors compétition. Ce qu'il retient du Figra ? « Des portes qui s'ouvrent, des rencontres qui encouragent à faire toujours mieux ».

ANNE ANDLAUER ET JULIE JAMMOT



Secrets de tournage
Dans les pas de Mahatma par son réalisateur, Philippe Levasseur
PAGE 3



Manon Loizeau
Meurtres en série au pays de Poutine : Quand la peur est là, ils ont gagné !
PAGE 4

D'autres informations sur le blog du Figra
www.figra.fr/blog

Le palmarès
et la soirée de clôture

PAGE 8

DES JEUNES DU NORD-PAS DE CALAIS ACCORDENT UN PRIX AU DOCU QU'ILS ONT PRÉFÉRÉ

LES DÉBATS



Dans le secret du Jury jeunes

Six films par jour, et des délibérations quotidiennes : le rythme était soutenu pour les dix lycéens et apprentis du Jury jeunes. Leur badge VIP au cou, ils allaient de salle en salle, s'accordant des pauses par-ci par-là. Des pauses plus ou moins animées, plus ou moins festives. Au total ils ont visionné un peu plus de vingt heures de film, et en ont passé plusieurs autres à délibérer. Sur les vingt-deux films en compétition, ils ne devaient en retenir qu'un.

Chaque soir, ils se sont retrouvés autour d'une table en U pour discuter des documentaires visionnés. Le choix du sujet, les interviews, le rythme, les images, la clarté, la qualité des informations : tout est passé au crible. On lance le titre du film, et les avis s'enchaînent. Avec ou sans heurts. Car les jeunes peuvent avoir des visions bien différentes, voire diamétralement opposées, d'un même film. Un docu peut très bien arriver en tête du classement pour l'un et dernier pour l'autre, à l'image du *Monde de silence* sur les sous-marins et les chalutiers.

Les débats sont parfois un peu chaotiques. Des tensions perceptibles. Chacun parle à son voisin, on ne s'écoute pas toujours. Marie Betaucourt, l'enseignante qui les encadre, les rappelle alors à l'ordre, et leur demande de se laisser parler. De l'inattention aussi, avec la fatigue cumulée. Vendredi soir, ils ont terminé à 22h20 après avoir visionné six films dans la journée.

Sans complexe

Dans l'ensemble, l'ambiance est bonne. Au milieu des délibérations : des petites plaisanteries entre eux, quelques regards complices, des fous rires, des grignotages. Ils apprennent à argumenter, à justifier leur point de vue, à convaincre les autres. Sans complexe, ils expriment leur ressenti. Vont plus loin que le simple « j'ai adoré/détesté ». Jour après jour, leur œil critique

s'aiguisé, leurs remarques s'affinent.

Ils rejettent les films de géopolitique trop complexes qui ne plaisent qu'à quelques-uns. *Le Congo deviendra-t-il une démocratie*, *Niger : la bataille de l'uranium* ou *Syrie : partie d'échecs aux frontières* sont de ceux-là.

Être surpris

A l'inverse, ils apprécient la clarté, l'approche pédagogique avec cartes, schémas et illustrations. Apprendre des choses, être surpris aussi, dépasser ses a priori négatifs sur un sujet. « Je ne pensais pas que le film avec les sous-marins [*Le monde silence*] allait m'attirer, mais j'ai tout de suite accroché ! » explique Mathilde.

Autre [bonne] surprise : celle des *Héros sacrifiés du 11 septembre*. « Au départ je me suis dit que le 11 septembre c'était vu et revu. Je ne pensais pas apprécier. Mais c'est tout un aspect nouveau que j'ai découvert », explique Marion. Et puis... « *Le 11 septembre on l'a vécu en direct, ça nous touche donc plus que d'autres films* » avance Rémi. Allié à l'émotion ressentie, l'effet de surprise faisait de ce documentaire le favori du jury.

SOPHIE GUESNÉ

Le Jury jeunes : mode d'emploi

Le Jury jeunes réunit dix lycéens et apprentis des lycées de la région qui participent au dispositif "Lycéens et apprentis au cinéma". Ils ont été sélectionnés de manière variable selon leur établissement d'origine. Au festival, ils sont encadrés par une enseignante qui leur fournit le premier jour une grille d'analyse pour les guider. Les critères vont de l'intérêt du sujet aux images en passant par le commentaire, le rythme et l'apport de connaissances. Mais dans leurs délibérations, les lycéens s'en éloignent et misent sur leur ressenti général des documentaires visionnés. Le Jury jeune existe sous cette forme depuis 2004. Il est parrainé par la région Nord-Pas de Calais.

L'environnement est-il un sujet vendeur ?

Sur les 260 projets reçus cette année au Figa, un sur cinq traitait de l'environnement. Deux réalisateurs et un membre du jury racontent la difficulté de vendre un projet sur ce thème.

• Natacha Calestre La disparition des abeilles : la fin d'un mystère

« L'environnement est un concept qui a le vent en poupe. Mais il est tellement large et imprécis, presque fourre-tout, qu'il est difficile de convaincre les financeurs. France 5 et Arte proposent certes une dizaine de programmes dans cette catégorie, mais il y a beaucoup de propositions pour peu d'élus. Lorsque j'ai proposé mon sujet, Arte m'a répondu qu'ils avaient déjà signé avec quelqu'un d'autre et France 5, qu'ils avaient dans leurs tiroirs trois propositions sur ce thème. Mon synopsis a fait la différence car il promettait une enquête plus complète que les autres. »

• Stephan Czubek Les années de plomb

« Ces sujets sont difficiles à vendre, surtout lorsqu'ils sont à charge, car ils lèvent des tabous. Cela a été le cas de mon film sur *Metaleurop*, dont les cheminées ont rejeté du plomb pendant des décennies au mépris de la santé des salariés de l'usine. J'ai grandi à Evin-Malmaison et j'ai subi cette pollution pendant toute mon enfance. Mais il ne fallait pas en parler car on nous répétait : « S'il n'y a pas *Metaleurop*, il n'y a pas d'emplois ». J'ai perdu ma mère d'un cancer et je n'ai pas eu envie de me taire. Si on en parle aujourd'hui, c'est parce que l'usine a fermé. Mais ce sont les mêmes tabous avec le nucléaire, les ondes... Le même chantage à l'emploi. »

• Éric Guéret, membre du jury

« Les sujets environnement sont vendeurs mais fragiles. Les chaînes préfèrent en faire des émissions. Or, on a besoin de vrais sujets d'investigation vu l'ampleur de la désinformation. Je pense que c'est le rôle du service public que d'éduquer et d'impliquer les gens. C'est loin d'être le cas aujourd'hui. »

PROPOS RECUEILLIS PAR ANNE ANDLAUER

Comment réussir une coproduction internationale ?

Pour les producteurs qui veulent monter en gamme, la coproduction internationale est incontournable. Deux d'entre eux nous livrent leurs conseils.

• Isaac Isitan, *Les femmes de la Brukman*

Je n'aime pas faire des coproductions internationales. Je perds la maîtrise de mes films. Ça oblige à multiplier les versions d'un film pour satisfaire les exigences de chacun. On multiplie les formats. Français, Allemands, Italiens ou Canadiens exigent des conditions différentes. Telle télévision publique va censurer un passage quand telle télé privée voudra plus d'enquête. A la fin, il y a autant de versions que d'investisseurs et les choix du réalisateur disparaissent devant ceux des chaînes.

• Nicolas Viard, Ikari production

Le principe de base: avoir un sujet international. Un sujet qui intéresse des pays qui n'ont pas tous la même approche. Ensuite, il faut avoir un réseau international, dans les chaînes mais surtout avec des producteurs étrangers, car c'est le seul moyen de décrocher une aide publique dans un autre pays.

SÉBASTIEN BORGEAUD

EN REGARDANT DANS LES PAS DU MAHATMA

Une manif, dix caméramen

Pour filmer un cortège de 25 000 intouchables s'étalant sur 25 km et parcourant plus de 300 km en un mois afin de se faire entendre par le gouvernement indien, Babel Press n'a pas lésiné sur les moyens. Dix JRI (journalistes reporters d'images) ont été mobilisés, certains appelés en renfort de France et aidés d'une dizaine de traducteurs interprètes.

Philippe Levasseur, directeur de Babel Press, envoie son projet de film à France 5 en mai 2007. Mi-août, sur un tournage au Niger, il reçoit un appel. Son projet est accepté. Il a quinze jours pour constituer une équipe. Le mois de septembre pour préparer son tournage. Celui d'octobre pour filmer. Novembre pour le monter.

Il avait prévu de travailler sur d'autres projets. Ses bureaux ne seront installés à New Delhi que le 1^{er} septembre. Ses salles de montages n'ont pas encore la clim. Et restent à faire des repérages dans



les campagnes indiennes et se faire accepter. Ses personnages vivent à trois jours de la capitale, injoignables par téléphone et dont les langues ne sont parlées que chez eux. Si bien que des réalisateurs se sont parfois trompés d'interprètes... Trois heures avant l'arrivée à New Delhi, un camion heurte trois mi-

litants qui décèdent sur le coup. Leurs corps vont être ramenés dans leur village par leurs proches. Impossible de passer à côté de cette histoire. Le réalisateur réussit à suivre le camion qui ramène le corps de l'un d'eux.

SÉBASTIEN BORGEAUD

ÉRIC GUÉRET, LAURÉAT DU PRIX JURY JEUNES EN 2008

« Le Figra m'a aidé à faire vivre mon film »

« Le Figra est un festival que je connais depuis plusieurs années car il compte beaucoup pour nous, réalisateurs. C'est frustrant de mettre tout ce qu'on a sur un sujet pendant un an et de n'avoir pour seul retour que les chiffres d'audience télé. Les moments où on peut montrer les films et surtout créer du débat avec le public sont très importants. D'autant que le Figra fait circuler les films qui ont obtenu un prix. Depuis que j'ai reçu le mien, je suis allé le présenter deux fois dans des lycées et deux fois dans des cinémas pour des débats. Le Figra m'a aidé à faire vivre mon film et ça, c'est extrêmement agréable et gratifiant. Je préfère montrer mon film à cent personnes avec qui j'aurai un débat ensuite, qu'avoir un million de spectateurs qui ne me diront jamais ce qu'ils en ont pensé. D'ailleurs, dès que j'ai fini un film, je donne désormais à mes producteurs la liste des festivals où je veux l'envoyer. Cette année je suis membre du jury, une autre forme de reconnaissance. »

PROPOS RECUEILLIS PAR ANNE ANDLAUER

Derrière la Dune

La galerie Wagner mêle l'art des images à l'art des émotions



Jean-Marie Wagner, Georges Marque-Bouaret, Florence Wagner et Alain Cozzolino : le début d'un beau partenariat

Quel point commun peut-il bien y avoir entre la galerie de l'insolite de la rue de Paris et le Festival International du Grand Reportage d'Actualité? En fait, ceux-là se conjuguent au pluriel. D'abord parce que la galerie Derrière la Dune a matérialisé son partenariat en offrant le stylo "Le Film" (comme si son histoire était déjà écrite) sculpté par le grand Michel Audiard. En-

suite parce qu'elle est venue, au cœur du Palais de l'Europe, éveiller la curiosité des festivaliers. Non pas à travers des images mais avec de l'émotion en 3D. Aussi, les sculptures en pierres semi-précieuses du Zimbabwe semblent se faire l'écho de nombreux reportages sur le continent Africain, tandis que les personnages en béton de Schiké jouent de l'ombre et de la lumière... à l'image de tant de protagonistes des reportages. Pour

Florence et Jean-Marie Wagner, deux générations de découvreurs de talent « Ces deux démarches parallèles convergent vers un même objectif : celui d'apporter un regard différent sur le monde qui nous entoure ». On prolonge aussi l'information sans avoir à pousser les portes d'une galerie. Comme elle l'a déjà fait au Salon des Antiquaires, la galerie Derrière la Dune a interpellé, surpris et s'est fait le stand de bien jolies rencon-

tres. Pour sûr, cette histoire-là, celle qui mêle l'art des images à l'art des émotions, ne va pas s'arrêter à la clôture du Festival.

Galerie
Derrière la Dune
96 rue de Paris
62520 Le Touquet
03.21.06.27.86.
www.derriereadune.com

Michel Audiard
L'histoire déjà écrite de ses stylos

« Face à toutes les questions fondamentales que l'Homme peut se poser, j'essaie de m'amuser avec la sculpture. Je vis dans mon époque, avec toutes ses contradictions et ses inepties, et le travail d'un sculpteur, c'est de proposer un peu de dérision par rapport à l'histoire. »

L'artiste a commencé par réaliser des portraits et à sculpter dans de nombreux matériaux (bois, pierre, fer, etc.) avant de considérer la technique du bronze à la cire perdue comme la voie royale de la sculpture. C'est ainsi que le bronze est devenu son matériau de prédilection. L'artiste crée sculptures, meubles, bijoux, stylos à plume et autres objets du quotidien en bronze, argent, or, acier et plâtre. Michel Audiard est l'un des plus grands créateurs de stylos au monde. Comme une œuvre d'art, chaque stylo personnalisé porte un titre. Chaque pièce est une œuvre unique ou exceptionnellement déclinée en série limitée sur demande. Les stylos à plume Audiard sont aujourd'hui très appréciés par les grandes institutions, sociétés et personnalités du monde politique, économique et artistique pour faire des cadeaux d'art ou d'affaire.

La galerie Derrière la Dune - qui représente l'artiste dans la région Nord et au-delà en Belgique - possède une cinquantaine de pièces en exclusivité. A découvrir sur rendez-vous à la galerie.



Samedi soir, Jean-Marie et Florence Wagner ont remis le stylo « Le Film » au lauréat Isaac Isitan.

MANON LOIZEAU, RÉALISATRICE



Manon Loizeau a été saluée par le public pour son courage. L'enquête met en lumière les rouages du système Poutine d'élimination des opposants.

« Quand la peur est là, ils ont gagné ! »

Manon Loizeau est une habituée du Figra. Primée en 2007, membre du jury en 2008, son film *Meurtres en série au pays de Poutine* a remporté le prix du montage. Le tournage a duré plus d'un an et lui a donné quelques sueurs froides.

Comment avez-vous eu l'idée de ce reportage ?

Je préparais un documentaire sur Anna Politkovskaïa [journaliste russe assassinée en 2006], et trois semaines après, Alexandre Litvinenko [ex-espion russe] a été empoisonné. Une attaque au Polonium, sur le territoire britannique, c'était le signe que le régime montrait sa nature, et que l'élimination des gens qui critiquent le régime s'accélérait. J'ai commencé à avoir peur, en fait. Je me suis demandé jusqu'où ça pouvait aller. Et puis je suis tombée sur un petit carnet, où j'ai des numéros récoltés de 1994 à 2002, pour mon travail en Russie. Depuis un certain temps je barrais les noms de gens que je connaissais bien, des amis souvent, qui étaient empoisonnés, assassinés, arrêtés...

De là est née l'idée de raconter ce système. J'aurais peut-être voulu le faire de manière plus personnelle, parce que c'est la Russie que j'ai aimée qui disparaît, avec les gens qui me l'ont fait découvrir. Tous parlaient de la même chose : le danger quand un service de sécurité n'est pas contrôlé. On sait bien qu'on ne va pas faire tomber le système, mais je voulais raconter ce que la Russie est en train de devenir.

Les personnes que vous interrogez vous disent des choses très graves, comment les avez-vous convaincues de parler devant la caméra ?

Les victimes, qui dénoncent le système, ont envie de parler, coûte que coûte. Le plus difficile c'était de convaincre Andreï Lougovoï [l'assassin présumé d'Alexandre Litvinenko], mais je ne voulais pas faire un documentaire uniquement à charge. Il fallait qu'il y ait la Russie qui a cru à la démocratie, et cette Russie qui vient au pouvoir aujourd'hui, avec les officiers de l'ex-KGB qui se sont sentis humiliés à la fin de l'URSS.

Lougovoï ne voulait pas du tout parler. Pour l'anc-

dote, quand je l'ai rencontré pour le convaincre, sa secrétaire nous a servi du thé... Et au bout d'un quart d'heure à lui expliquer pourquoi il fallait absolument qu'il participe au reportage, son acolyte me dit : « Manon, vous ne buvez pas votre thé ? » Je lui réponds : « Non Andreï, justement parce que c'est du thé... » Grand silence... Et puis ils ont explosé de rire, et Lougovoï a ajouté : « Prends du miel, avec le Polonium ça passe beaucoup mieux ! » À partir de là, j'ai eu l'accord, et il a continué ses blagues douteuses jusqu'au bout, comme : « Tu sais, si ton film ne me plaît pas, je te retrouverai à Paris... »

Comment a-t-il réagi au film ?

Pas très bien pour ce que j'en ai su... Mais pour une bêtise : la scène du bain russe où on le voit en serviette avec de nombreuses filles dénudées. J'ai choisi le seul plan où on voit à peine les filles, mais il a passé un mauvais quart d'heure avec sa femme apparemment. Et puis je lui avais dit que je faisais un film sur Litvinenko, pas sur le système et les autres attentats...

Qu'est-ce qui fait tenir les opposants au système de Poutine ?

Ils n'ont aucun espoir que ça change. J'ai posé cette question à Mikhaïl Trepachkine [ex-colonel du FSB qui a dénoncé des pratiques criminelles des services secrets], il m'a répondu : « Parce que je n'ai plus que la parole, et que je parlerai jusqu'à ce qu'ils me tuent ».

Il y a eu un livre publié avec tous les articles d'Anna Politkovskaïa, et il était à un moment dans les records de vente... C'est le signe qu'il y a quand même un petit frémissement de temps en temps qui permet à ceux qui restent de tenir. Moi je ne pourrais plus vivre là-bas.

Qu'est-ce qui a été le plus difficile pendant le tournage ?

Ne pas savoir d'où venait le danger. J'ai été suivie bien sûr, en France aussi, ce qui est beaucoup plus inquiétant. Je n'avais jamais eu aussi peur, même dans des pays en guerre, parce qu'on le sait, on est préparé. Il fallait rester calme, sinon c'est fini. Quand la peur est là, ils ont gagné.

PROPOS RECUEILLIS PAR JULIE JAMMOT

YAMINA BENGUIGUI, RÉALISATRICE ET PRÉSIDENTE DU JURY

« Sans mémoire, on ne peut pas avancer »

Cette année, Yamina Benguigui a présidé le jury international de la seizième édition du Figra et présenté l'un de ses films dans la catégorie "Terres d'Histoire". Elle nous livre sa vision du documentaire.

Que représente le Figra pour vous ?

C'est un festival très connu dans le métier. J'ai voulu déposer une ou deux fois mes documentaires mais je n'avais jamais réussi à les finir à temps... Parlez nous de votre documentaire *9-3 mémoire d'un territoire*...

C'est un film qui apporte une réponse aux émeutes de 2005. Comme chacun le sait, je suis une cinéaste engagée. Je voulais revenir sur le thème récurrent qu'est celui des banlieues, de l'immigration, de la place de chacun dans la société. Je me suis aussi penchée sur l'héritage de notre histoire... Les émeutes m'ont déstabilisée. J'ai vu des jeunes sans chefs, sans leaders, casser des voitures. C'était d'un tel désespoir, et à seulement trois minutes de Paris ! Comment en est-on arrivé là ? À une telle exclusion, une telle ghettoïsation ?

Le fil conducteur de ce film est la mémoire, car sans mémoire, on ne peut pas avancer.

Auriez-vous aimé qu'il y ait au Figra plus de films sur le thème de l'immigration ?

C'est un festival international, avec de nombreux films pour seulement six distinctions. En France, on

a tendance à regarder le Monde, on a du mal à regarder notre société par le petit bout de la lucarne. On entend sans arrêt de grands mots : les jeunes des banlieues, les relations entre hommes et femmes, la religion musulmane, les sans-papiers... Mais en réalité, nous sommes très peu à aborder ces sujets. Et j'espère que dans les années

à venir, les films de ce festival nous montreront un regard nouveau sur la société française.

Quels films aviez-vous hâte de voir ?

Il y en avait un que j'avais repéré dans la programmation, c'est le film de Manon Loizeau, *Meurtres en série au pays de Poutine* [voir ci-contre]. C'est un sujet opaque, et ça représente un tel investissement de mener son investigation sur un régime comme celui-là ! On est tellement loin du journal télévisé ! C'est une production intelligente, avec une vraie composition pour l'autre. On a alors envie de raconter ce que l'on voit... c'est ce qui manque à la télévision. La profusion d'images nous empêche de réfléchir.

Quels ont été vos critères pour attribuer le premier prix ?

Il a fallu que le documentaire m'emporte. Que j'oublie que c'est un documentaire, que j'oublie le fond et la forme. C'est avant tout ça un film.

PROPOS RECUEILLIS PAR SAFAR BAROUD ET EMILIE LEGENDRE

DÉBAT : LES JOURNALISTES PEUVENT-ILS UTILISER LA CAMÉRA CACHÉE ?

Cachez cette caméra qu'ils ne sauraient voir

Débat mouvementé, hier, dans la salle Molière. Les journalistes peuvent-ils utiliser la caméra cachée ? Sans aucun doute. Mais pas sans précaution.

Les *Infiltrés* avaient relancé le débat en octobre dernier. Pas étonnant que la discussion sur la caméra cachée se soit focalisée, dès le début, sur l'émission de France 2. Dans le rôle du principal accusateur, Patrick de Saint Exupéry. Le rédacteur en chef de la revue *XXI* interpelle celui des *Infiltrés*, Laurent Richard : « La caméra cachée me choque quand elle est érigée en principe. Il y a une rupture totale des règles journalistiques. »

Le long de la grande table, huit spécialistes ont pris place. Pierre Bouteiller, en bon animateur, recadre vite un débat qu'il ne veut pas manichéen. Pascale Justice, témoignage à l'appui, abonde dans ce sens : « Certains sujets sont impossibles à approcher dans leur réalité sans recourir, parfois, à ce procédé. » La journaliste de France 3 verse au dossier l'un de ses préceptes : « Une fois que le tournage [des images volées] est fait, il faut revenir pour



donner aux gens la possibilité de s'expliquer à visage découvert. » Tant pis s'il faut pour cela passer un mauvais moment.

Faut-il utiliser la caméra cachée ? Le problème n'est pas seulement franco-français », rappelle Marc Bouvier de la RTBF. Sa compatriote Martine Simonis se place comme lui sur le terrain de la déontologie :

« elle n'aime pas trop la caméra cachée mais permet son utilisation dans certaines conditions ». Patrick de Saint Exupéry revient à la charge : « Je ne suis pas un homme d'images, mais est-ce qu'une image volée est une preuve ou la capture d'un moment qui n'est pas représentatif ? »

Pascale Justice tempère à nouveau : « Il

ne faut pas croire que c'est un plaisir, on ne joue pas avec la caméra cachée. » Les participants tombent d'accord sur un point. La caméra cachée n'est pas choquante en soi, c'est sa systématisation qui l'est. Le débat s'étend aux "vidéos volées" que postent sur Internet des vidéastes amateurs. Malicieusement, Pierre Bouteiller s'interroge : « Notre débat ne serait-il pas déjà dépassé ? »

Avant que le public ne pose ses questions, Martine Simonis s'en préoccupe déjà : « Ce sont des pratiques qui mettent en danger la confiance que nous accordons au public. » Un téléspectateur dit son admiration pour la caméra cachée « bien menée ». Un juriste reproche aux journalistes de « quitter le domaine de l'information pour le sensationnel ». Quelques têtes acquiescent. Michel Richard, directeur adjoint de la rédaction du *Point*, présent dans la salle, monte à son tour au créneau : « La seule déontologie que j'ai, c'est que la vérité arrive aux spectateurs. » Selon lui, il ne suffit pas au journaliste de « tendre le micro » pour bien informer. Caméra cachée ou pas, le débat est loin d'être fini.

AURÉLIEN ACCART ET MARIANNE RIGAUX

Ils ont su recréer l'esprit d'un café de village :

Chez Flavio côté FIGRA



Cette année, la volonté des organisateurs du FIGRA était de créer une place publique animée par l'esprit d'un café de village. Désireux de prendre part à la vie culturelle de la station, Xavier Delmotte, héritier de l'institution touquettoise « Flavio », a voulu faire d'une pierre deux coups ! C'est donc avec une partie de l'équipe du restaurant que Xavier Delmotte a installé ses frigos, sa machine à

café et son savoir-faire au milieu des festivaliers avec, au cahier des charges, le devoir de faire des choses simples mais bonnes, faciles à manger et à tarif étudiant.

Si la mise en jambes ne fut pas évidente du fait d'un rythme suspendu aux projections, l'équipe du Flavio côté FIGRA avoue s'être enrichie de cette expérience :

« Du FIGRA, nous ne connaissons que quelques journalistes qui occupaient nos cham-

bres d'hôtes. Là, nous sommes au cœur de l'événement. Entre deux projections on partage les sentiments des uns, des autres... C'est super ! »

Le Flavio côté Bistrot prolonge l'ambiance Festival en proposant une nouvelle formule à savourer au cœur d'un décor dans la plus pure tradition française ou en terrasse : Entrée+plat ou plat+dessert à 20 euros ; entrée+plat+dessert à 26 euros.

Restaurant
Le Flavio
1 avenue du Verger
62520
Le Touquet Paris-Plage
03.21.05.10.22
www.flavio.fr

Le samedi 20 Juin, venez fêter les 60 ans d'existence de Flavio

Pour cela, un dîner-concert « Remember Ray Charles » est organisé au Palais de l'Europe. « Remember Ray » c'est assurément le plus bel hommage que l'on puisse rendre à l'illustre interprète du célèbre « Georgia on my mind ». Sa qualité majeure est qu'il s'adresse non seulement aux inconditionnels de l'artiste mais aussi à tous les publics désireux de passer un moment inoubliable.

Dîner à 19h30 suivi du concert à 21h30, tombola de clôture à 23h30 : SOIRÉE TENTATION : 150 euros Menu Flavio's 60th anniversary, concert avec 1/2 bouteille de Champagne brut, CARRÉ VIP : 180 euros

Accueil sans attente, table individuelle garantie, menu, concert et 1/2 bouteille de Champagne brut

SOIRÉE PLAISIR : 95 euros Dessert, concert et 1/2 bouteille de Champagne brut,

Menu : Amuse bouche de bienvenue Le célèbre Homard Bleu Flavio *la pince délicatement servie tiède en gaspacho vinaigrette de pistou *le corps délicatement rôti en coque au beurre d'estragon riz composé aux épices La truffe en chausson sauce périgourdine Gâteau Célébration Café, mignardises

VIES MINÉES

Mines antipersonnelles :
la guerre de Gervasio Sanchez

Le photographe Gervasio Sanchez suit depuis dix ans des victimes de mines antipersonnelles. Le réalisateur Oriol Gispert lui rend hommage dans *Vies minées*.

L'espagnol Oriol Gispert avec son *Vies minées* a présenté lors de la compétition internationale les portraits croisés de trois victimes de mines anti-personnelles, en s'appuyant sur le travail touchant du photographe Gervasio Sanchez.

Vies minées n'est pas un documentaire engagé sur les mines antipersonnelles. Le réalisateur Oriol Gispert l'avoue : « Ce qui nous intéresse davantage, c'est la continuité du travail de Gervasio Sanchez, sa position de témoin en première ligne ». Gervasio Sanchez. À la fois photographe, parain et médecin, il suit des victimes de mines depuis 1997. Le film est une mise en abîme : le regard d'un réalisateur sur le regard d'un pho-

tographe. Et c'est ce qui fait sa force. De Sarajevo au Cambodge, du Cambodge au Mozambique, Gervasio Sanchez nous emmène, avec Oriol Gispert, dans le quotidien de trois rescapés des mines : Adis a perdu un bras, Sokheum a été amputé d'une jambe, Sofia marche avec deux prothèses.

Dans chaque pays, le photographe reste plusieurs semaines avec les familles, « jusqu'à se fondre dans le paysage pour capter l'instant magique ». Aux images du documentaire se mêlent des clichés pris dix ans auparavant : à l'hôpital après l'explosion et chaque opération, puis chez eux, tout au long de la reconstruction. « Ce film, c'est une petite loupe sur un problème, un nom sur trois victimes qui ont eu la chance de croiser la route de Gervasio Sanchez », explique Oriol Gispert.

MARIANNE RIGAUX

LES HÉROS SACRIFIÉS DU 11 SEPTEMBRE

Malades d'avoir sauvé

Le 11 septembre, plus personne ne veut en parler. De la théorie du complot aux conséquences géopolitiques, le sujet lasse. Exception faite de Xavier Deleu, qui a retrouvé et suivi ceux pour qui l'événement est toujours d'actualité. Pompiers, ambulanciers, ouvriers ou simples témoins, ils ont sauvé des vies, déblayé des ruines. Aujourd'hui ils sont 40 000 à souffrir de cancers et autres fibroses pulmonaires. Victimes d'avoir travaillé sans protection dans une atmosphère saturée d'amiante, de métaux lourds et d'ossements broyés, ces patriotes ont sacrifié leur santé. Le gouvernement Bush continue de nier la responsabilité de cette catastrophe sanitaire.

Xavier Deleu s'empare de ce sujet peu connu, afin de donner la parole à ces oubliés du Ground Zero. Cinquante-deux minutes sans commentaire du réalisateur, un exercice remarquable, qui demande toutefois un peu de concentration pour le spectateur. Xavier Deleu laisse ses personnages occuper tout l'espace pour raconter leur drame et les petits riens de leur vie post-11 septembre. L'un collectionne des débris des tours, ne regrette rien. L'autre a fondé une association de victimes. Une mère montre son corps tatoué d'un cœur en souvenir de son fils décédé. Ces portraits qui semblent anecdotiques sont toutefois finement brossés. Le résultat fait de Xavier Deleu l'un des meilleurs réalisateurs du moment.

HAN, LE PRIX DE LA LIBERTÉ

Fuir l'enfer sur terre

Un policier nord-coréen ouvre la porte d'une geôle, en sort une femme qu'il jette par terre. « Tu vas parler ! Pourquoi tu as essayé de fuir vers la Chine ? Est-ce que c'est pour de l'argent ? Où est ta famille ? ». Devant l'obstination de la prisonnière, l'homme se lève et brise un bâton sur sa nuque. La femme s'étale en criant. Ce film clandestin qui ouvre le documentaire d'Alexandre Dereims est un témoignage exceptionnel de ce qui se passe vraiment dans le dernier pays stalinien du monde. Ils sont des milliers comme cette femme à tenter de fuir l'enfer sur terre. Au prix de sa propre liberté, le réalisateur suit les réseaux de passeurs, tels que celui de ce pasteur, qui reçoit chaque semaine des centaines d'appels à l'aide de la part de Nordistes vendues à des réseaux de prostitution ou bloqués dans les villes du nord de la Chine. Et pour rejoindre le sud, le chemin le plus court n'est pas la ligne droite. Il faut passer par la Mongolie, le Laos, la Thaïlande... Beaucoup sont arrêtés et rendus à Pyongyang.

SÉBASTIEN BORGEAUD

LA GROTTÉ D'OUVÉA : AUTOPSIE D'UN MASSACRE

Exécution sommairement politique

« Que feraient les Israéliens ou Margaret Thatcher ? » aurait dit Chirac. 5 mai 1988, Nouvelle-Calédonie. L'armée libère des otages retenus par des indépendantistes kanaks. Dans le déluge de feu, deux soldats et dix-neuf des ravisseurs sont tués. Vingt ans après, la réalisatrice Elizabeth Drévillon décortique la suite des événements violents. La polémique est toujours vivante : douze des kanaks portent

les indices d'une exécution.

Deux semaines avant la libération, quatre hommes en uniforme trouvent la mort lors d'une attaque d'une gendarmerie. Seize otages sont ensuite emmenés dans une grotte. L'ordre est donné à l'autre bout du monde d'utiliser la force : Chirac veut tirer profit d'un coup médiatique. En France, Mitterrand affronte son premier ministre lors des présidentielles.

Exécution politique, action militaire disproportionnée ? Le documentaire rassemble en une heure une poignée de témoignages dramatiques des acteurs clefs. Si la motivation des politiques est mise en doute, celle des soldats sent la vengeance. Une amnistie signée enterre une enquête à peine démarrée. C'est le moment opportun pour le journaliste de mener son enquête. Même vingt ans après.

KIM GJERSTAD



JE VEUX APPRENDRE LA FRANCE



Marion, 27 ans, enseigne le français à une dizaine de demandeurs d'asile. Ils ont six mois pour apprendre la langue de Molière.

Ils sont Kurdes de Turquie, Tchétchènes, Géorgiens, Kosovars ou Maliens. Vingt ans. Un point commun : ils demandent l'asile politique à la France. En attendant, ils apprennent la langue, malgré tout.

Savoir dire son nom, son âge, d'où l'on vient. Surtout, pourquoi l'on vient. « Parce que dans mon pays, c'est la guerre ». Cette phrase, il faut savoir l'articuler pour rester. « Ici, je suis

safe », plaide Houssine, Bangladais, sa paume cachant l'Asie sur le planisphère de la classe.

Marion, 27 ans, enseigne le français aux élèves du centre social du Torcy, dans le XVIII^e arrondissement de Paris. On y chante le *Armstrong* de Claude Nougaro. On prend rendez-vous chez le docteur. Dans la rue, on demande l'heure... en serrant la main du badaud. « Je

voudrais un plan de métro, s'il vous plaît ». On reste interdit quand la guichetière rebondit : « Un petit ou un grand ? » On cause coiffure et descentes de police. Toujours, le cours hésite entre légèreté et drame. Au petit jeu des photos de famille, tout le monde ne peut pas participer. Paupières closes sous le pont Marie, on fait le vœu de pouvoir rester en France.

« Aujourd'hui, on favorise l'intégration de migrants qui ont déjà démontré leur potentiel, c'est un choix politique », regrette le réalisateur Daniel Bouy, dont la chance est d'avoir trouvé une classe où de jeunes analphabètes apprennent le français en même temps que des étudiants. Étrange sensation que de voir des sans-papiers se fendre la poire, se sentir bien en France. Le journaliste confirme une crainte : présenter un visage accueillant de notre pays, c'est désormais entrer en résistance.

EMMANUELLE BONNEAU

FORTUNES ET INFORTUNES DES FAMILLES DU NORD (AVANT-PREMIERE NATIONALE)

Dynastie dorée et salariés désargentés



Marc Dewavrin a délocalisé ses usines en Chine : « Le rapport de salaires est de un à dix-huit ». Ses ouvriers ont laissé les bâtiments « dans un état de propreté impeccable ».

Dans la région, les Dewavrin se sont enrichis grâce au textile. Les ouvriers qui travaillaient dans leurs usines doivent aujourd'hui se reconvertir. Deux mondes réunis dans le documentaire de Gilles Balbastre.

Veste noire, cravate bleue, Marc Dewavrin reçoit dans un salon cossu. Il a construit sa fortune dans la laine. Sa famille a toujours su s'adapter à l'air du temps : créer des entreprises de vente par correspondance pour suivre les modes de consommation, imposer la flexibilité à ses salariés...

Même les brouilles familiales n'ont pas perturbé le développement économique, comme lorsque la dynastie se répartit le capital en deux branches, un « divorce à l'amiable ».

Désormais, les usines de briques sont désaffectées. La dernière fabrique de peignage à Auchel,

dans le bassin minier, a fermé en août 2006. Les fonds sont partis sous d'autres cieux plus rentables. La Bulgarie d'abord, la Chine ensuite.

Le capital humain, lui, est resté sur place. Pour les ouvriers, la reconversion est difficile. Certains sécurisent les sorties d'écoles, enchaînent les temps partiels. « C'est le textile qui nous a bloqué », regrette un ancien ouvrier. Les témoignages des travailleurs succèdent aux discours des patrons. « On ne peut plus se lamenter sur le passé », estime Marc Dewavrin qui évoque les trajectoires dorées de ses fils, à la tête d'entreprises diverses. Gilles Balbastre confronte deux univers intimement liés et pourtant si différents. Le documentaire évoque le paternalisme de ces industriels, disciples du « catholicisme social », les problèmes de pollution, mais aussi la reproduction sociale qui marquent encore le Nord-Pas de Calais.

YANN BOUCHEZ

KABOUL SOUS LES TALIBANS

« Le Jihad est notre devoir »

« Aujourd'hui, la lettre J, la première lettre du mot Jihad ». Scène quotidienne dans une « école modèle » de Kaboul choisie par le ministère de l'Éducation, un mois avant le 11 septembre 2001. Les enfants reprennent en cœur : « Le Jihad est notre devoir ».

Cinq ans que la ville est sous la coupe des talibans. Curieux en enfer, où prendre des photos et écouter de la musique sont interdits, mais où le bazar vend des appareils photos et des chaînes stéréo. On tombe à un carrefour sur des corps pendus, surveillés par des hommes

en turbans noirs. On se rend au stade pour assister à une exécution publique. Ce jour-là : un homme est égorgé, la tête d'une femme explose sous la balle d'un mollah, un homme est pendu aux buts du terrain de foot. « Nous sommes le seul vrai pays islamique. Selon le Coran, si quatre témoins disent qu'ils ont vu forniquer un homme et une femme, il faut les mettre à mort » explique un ministre. Céline Hue et Daniel Lainé n'ont filmé presque qu'en caméra cachée.

SÉBASTIEN BORGEAUD

LES FEMMES DE LA BRUKMAN

Le rêve d'Etienne Lantier

Elles n'ont pas lu Marx, ni Engels. Elles n'ont pas de conscience de classe, juste l'instinct de survie, et souvent des familles à nourrir. Employées de la Brukman, une usine de vêtements, elles vont lutter pendant quatre ans pour obtenir le droit de continuer à travailler, sans patrons, puisque ceux-ci ont tout abandonné quand la crise a frappé l'Argentine, en 2001. Délogées, malmenées par la police, elles n'abandonnent pas, et on assiste incrédule à cette aventure folle, la concrétisation du rêve qu'Etienne Lantier, dans *Germinal*, avait formulé : l'autogestion de l'usine, par et pour les ouvriers. La caméra d'Isaac Isitan les suit intimement, pendant les luttes, les manifestations, les passages à vide et les victoires. Pas besoin de fibre sociale pour vibrer avec ces employées et leurs machines à coudre : l'action prime sur les discours politiques, les femmes sur les militantes, et le capitaliste le plus endurci se surprendrait à scander leurs slogans avec elles.

JULIE JAMMOT

CLAVEL L'ENFANT N°13

Retour gagné au Rwanda



génocide rwandais, est la figure de Clavel, l'enfant n°13. Le documentaire est signé Antoine Léonard-Maestrati, le père adoptif de l'athlète.

Le film commence par une reconquête. Celle de Clavel sur son propre corps. A 8 ans, il se démène pour ne pas mourir. A 18 ans, il devient vice-champion du monde du 100 mètres. La victoire sur les blessures de guerre est totale. Seul subsiste le traumatisme psychologique. Pour le dompter et gagner en sérénité, Clavel revient sur ses pas. Destination Kigali, la capitale rwandaise, puis Kayonza, son village natal. Il y retrouve son frère et sa tante. Les retrouvailles se font sans dialogue. Clavel a oublié le dialecte local, mais cela n'entame pas l'émotion du jeune homme et de ses proches. C'est le moment fort du documentaire.

PIERRE-PHILIPPE BERSON

UNE VIE NORMALE

Handicap et normalité

Comme tous les matins, Paulo fait son lit. S'habille. Se rase. C'est un jeune homme tout à fait normal, à un détail près : il est né sans bras ni jambes.

Dans *Une vie normale*, Sofia Arede se penche sur la vie de Paulo, jeune Portugais de 28 ans. Son handicap, il le doit à la thalidomide, un anti-nauséeux vendu dans les années

1970 et utilisé par les femmes enceintes. Sa naissance fut très difficile pour sa famille. Sa grand-mère avoue avoir pensé que « ce serait peut-être mieux si Dieu le reprenait ». Mais la douleur a vite été remplacée par une admirable force de caractère. « Quand on l'appelle "mon pauvre", il répond toujours "c'est ton père le cocu, le pauvre" » ajoute sa grand-mère en riant.

Filmé avec beaucoup de justesse, le documentaire regorge de détails étonnants. Les prothèses, qui attendent patiemment dans leur jean que le jeune homme ait fini de nager, prêtent même à sourire. Tout comme la remarque de Paulo, lorsqu'il avoue : « Je fume depuis deux ans... oui, je sais, mais personne n'est parfait ! ».

SAFAR BAROUD



« MEURTRES EN SÉRIE AU PAYS DE POUTINE » — COMPÉTITION INTERNATIONALE



Figr'happy end

Nombreux sont les festivaliers venus vérifier que leur docu préféré a été distingué. Les fauteuils rouges de l'amphithéâtre se négocient âprement, sauf pour la profession qui occupe les rangs les plus proches de la scène. Au pied de l'escalier y menant, George Marque-Bouret concède quelques clins d'œil énigmatiques aux compétiteurs. Le délégué général est survolté : la seizième édition de son bébé va bientôt s'achever, et avec elle, l'angoisse d'un dernier couac.

Même la remise des prix ne vole pas la vedette à l'image. Avant le palmarès, sont diffusés un court de France 3 et en avant-première, *Après Nargis*, un documentaire sur les dommages causés en 2006 par le cyclone du même nom en Birmanie. La fête attendra : le Figra ne craint pas de casser l'ambiance avec les tragédies, fidèle à son esprit.

Pendant qu'au salon Fernand Bernard, on aligne les dernières flûtes à champagne, les deux cents VIP. du

festival font silence : 21h15, les mains moites, la remise des prix peut commencer. Si amertume il y a parmi ceux qui ne montent pas sur scène, elle n'est pas dite : la rencontre avec le public, la projection de son reportage sur grand écran, sont des récompenses pour tous. Le député-maire Daniel Fasquelle a salué le vainqueur sous les applaudissements d'un public acquis à la décision du jury: *Les femmes de la Brukman* d'Isaac Isitan remporte le grand prix du Figra 2009. Le staff n'est pas dupe : avec les difficultés qu'ont rencontrées les réalisateurs, les remerciements sont longs.

Après dîner, il faudra attendre que les fines bulles fassent effet pour que producteurs, reporters, monteurs et diffuseurs osent célébrer le festival avec l'énergie de la seizième édition. Debout sur le bar, de très sérieux journalistes avaient hurlé le *New-York New-York* de France Sinatra.

EMMANUELLE BONNEAU



Yamina Benguigui, présidente du jury.



Georges Marque-Bouaret (délégué général)

LE PALMARÈS

Grand Prix

Les femmes de la Brukman
d'Isaac Isitan - 88 mn - Québec, Canada

Prix spécial du jury

parrainé par la Région Nord-Pas-de-Calais
Les héros sacrifiés du 11 septembre
de Xavier Deleu - 59 mn - France

Prix Olivier Quemener

Dans les pas du Mahatma
de Philippe Levasseur et Sébastien Daguerressar
52 mn - France

Meilleure investigation (ex-æquo)

Han, le prix de la liberté
d'Alexandre Dereims - 52 mn - France
Armes, trafic et raisons d'Etat
de David André et Paul Moreira

Meilleure image (ex-æquo)

Jorge Pelicano pour
Une vie normale
de Sofia Arede - 40 mn - Portugal
et Oriol Gispert pour
Vies minées
de Lluís Jené et Oriol Gispert - 50 mn - Catalogne/
Espagne

Meilleur montage

Gilles Bovon et Orianne Denneulin pour
Meurtres en série au pays de Poutine
de Manon Loizeau - 52 mn - France

Mention spéciale

Clavel, l'enfant n°13
d'Antoine Léonard-Maestrati - 52 mn - France

Prix jury jeunes

Han, le prix de la liberté
d'Alexandre Dereims - 52 mn - France

Prix du Public

Clavel, l'enfant n°13
d'Antoine Léonard-Maestrati - 52 mn - France

Prix Autrement Vu

D'une Seule Voix
de Xavier de Lauzanne - 83 mn - France

Prix Terre(s) d'histoire

9.3 Mémoire d'un territoire
de Yamina Benguigui - 90 mn - France

2000 Le nombre de lycéens passés par le Figra en une semaine. Mille d'entre eux étaient présents vendredi.

45 Le nombre de documentaires sélectionnés cette année par le jury du Figra, toutes compétitions confondues et parmi 260 films candidats.

Ce supplément consacré au Figra 2009 a été entièrement réalisé (rédaction, photographies et mise en page) par quatorze étudiants de première année de l'École supérieure de journalisme de Lille (84^e promotion) : Aurélien Accart, Anne Andlauer, Safar Barroud, Flora Beillouin, Pierre-Philippe Berson, Emmanuelle Bonneau, Sébastien Borgeaud, Yann Bouchez, Pinar Ersoy, Kim Gerstad, Sophie Guesne, Emilie Legendre, Marianne Rigaux et Julie Jammot accompagnés de Vincent Glad, Benoit Califano, Jérémie Gandin et Yves Sécher.

L'équipe tient à remercier l'équipe du Figra pour son aide et en particulier Georges Marque-Bouaret (délégué général), Jean-François Depetri (directeur de production), Roxane Grioche (relations presse), Frédéric Mamou (régie transport-hébergement), Willy Legaud (graphiste), Maïté Pouleur (photographe. NDLR : désolés, Maïté).